

Foulons, amis de la chaleur,
Foulons l'étoffe avec ardeur.

Le lièvre qui sort de son gîte
A changé son pelage gris ;
De même il nous faudra bien vite
Déposer nos légers habits.

Foulons, amis de la chaleur,
Foulon l'étoffe avec ardeur.

L'étoffe, cependant, dans tous les sens pressée,
Au milieu du fouloir tout d'abord amassée,
Malgré tous les efforts des robustes rivaux,
N'a pu se déplacer, tant les coups sont égaux.
Des deux hardis foulons (nonobstant leur courage)
La sueur vient à flots inonder le visage.
On vante de Martin et la force et le cœur ;
Et puis deux jouvenceaux, pour montrer leur vigueur,
S'enviennent à leur tour disputer la victoire.
Sur leur front rougissant, leur amour de la gloire,
Leur amour de l'honneur, paraît à tous les yeux.
La chanson de nouveau retentit, et tous deux
Commencent à frapper d'un bras infatigable.
Tantôt dans le milieu le drap demeure stable,
Tantôt, semblant plus fort, l'un des deux, plein d'espoir,
Croit pouvoir le pousser jusqu'au bout du fouloir.
Mais le vaincu bientôt, retrouvant son courage,
Refoule son vainqueur qui lui cède avec rage.
Quand ils se sont ainsi débattus bien longtemps,
Le maître arrête enfin les deux forts combattants ;
On les proclame égaux. Deux autres les remplacent,
Quelquefois, eux non plus ne peuvent, quoiqu'ils fassent,
Décider la victoire à donner ses lauriers.
Mais d'autrefois aussi, de ces *nouveaux guerriers*,
L'un dans son compagnon trouve un dur adversaire
Qui l'écrase toujours, malgré qu'il puisse faire ;
Il recule sans cesse, et rougit de dépit.

Mais l'heure, cependant, rapidement s'enfuit,
Car à demi déjà la nuit s'est écoulée ;
L'étoffe paraissant suffisamment foulée,
On sert le réveillon, et chacun en repos,
Sur les mets succulents, sur les rôtis tout chauds,
Vient apaiser sa faim, oublier sa fatigue.
Plus de rivalités, de combats ni de ligue.
Plus de joyeux vainqueurs ni de tristes vaincus,
Mais les charmants refrains des temps qui ne sont plus,
Mais de cœurs satisfaits la gaieté franche et vive,
Et les expansions d'une amitié naïve ;
Mais les égards charmants d'affectueux amis,
Puis enfin le rappel de souvenirs chéris.

De cette belle nuit le cours déjà s'achève,
On chante encore avant que l'aurore se leve :

Ah ! qu'il est dur, — que vous en semble ? —
Pour des amis heureux ensemble
De ne pouvoir pas éviter
Le déplaisir de se quitter !

Serait-il bonheur comparable
A celui que ce soir à table,
Amis, nous venons de goûter,
S'il ne fallait pas se quitter ?

Du moins gardons, gardons sans cesse
Notre union, notre tendre se,
Si nous ne pouvons éviter,
Mes bons amis, de nous quitter.

Après avoir chanté ce refrain émouvant,
Ils se retirent tous pleins d'attendrissement.
Et dans chaque maison la jeunesse ass-mlée
Parlera bien longtemps de la grande veillée.
Et les petits enfants, plongeant dans l'avenir,
Pour fouler à leur tour, demandent à vieillir.

M.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

Quand elle entra toute frémissante et se soutenant à peine, le vicomte se leva et lui dit avec ironie :

— Malgré vos dénégations, mademoiselle, vous avez beaucoup de peine à vous dessaisir de ce diamant ; vos lenteurs à me le restituer en seraient la preuve au besoin.

— Ce n'est pas cela, monsieur, répondit la malheureuse jeune fille qui voyait les objets environnants danser autour d'elle ; s'il faut l'avouer... puisque aussi bien il est impossible de vous le cacher... le diamant est... je ne puis me souvenir...

Elle s'arrêta suffoquée par les larmes, le front baigné d'une sueur froide. Martigny l'observait d'un air de curiosité soupçonneuse.

— Expliquez-vous, mademoiselle, reprit-il ; où est le dépôt que je vous ai confié ?

— Je... je l'ai perdu, murmura Clara en se laissant tomber sur un siège et en se cachant le visage.

— Vous... l'avez... perdu ?

Clara, par un dernier effort de courage, lui exposa en peu de mots comment elle avait oublié le diamant sur la véranda ; comment, il avait subitement dis-

paru et comment enfin, malgré les plus minutieuses recherches, il était impossible de le retrouver.

Le vicomte de Martigny avait écouté en silence cette terrible nouvelle. Lorsque Clara cessa de parler, il ne se hâta pas de prendre la parole ; ce fut seulement après une assez longue pause, qu'il dit avec une gravité alarmante :

— Eh bien ! mademoiselle, que comptez-vous faire pour réparer cette perte... singulière ?

— Hélas ! le sais-je ? répondit la jeune fille en donnant un libre cours à ses sanglots ; oh ! monsieur, monsieur, ayez pitié de moi !

— Que j'aie pitié de vous ! répéta Martigny ; et quelle sorte de pitié pourrais-je avoir, je vous prie, pour un... acte de cette nature ? Mon diamant, ma seule fortune, le prix de six années de voyages, de labeurs, de dangers ! Et vous vous imaginez, mademoiselle, qu'il suffira de me dire tranquillement : « Je l'ai perdu, » puis que moi, trop galant pour insister davantage, je remonterai sur mon cheval, et je continuerai mon chemin sans plus songer à la bagatelle égarée ! Ce serait en vérité le beau idéal du